

# **Mon Oedipe Montgolfière**

**Alberto Lombardo**

8, rue Fernand Pelloutier 75017 Paris  
Tel : 06 13 22 73 79 / 01 42 26 69 91  
Email : [lombardoalberto@yahoo.fr](mailto:lombardoalberto@yahoo.fr)

*En fond d'écran, sont projetées des images de La Signora.. Alfonso surgit dès la première photo, côté jardin et commente.*

**Alfonso** - Veronica Panducci. C'est elle. C'est quelqu'un n'est-ce pas ? Au premier coup d'œil, on devine que c'est quelqu'un. De l'allure, de la classe, de la tenue, et sa gestuelle... d'une élégance. Raffinée, un brin sulfureuse, enfin un brin... Du caractère. De la personnalité comme on dit. Insupportable. Donc divine. Et son air de ne pas y toucher. C'est à cause de son lieu de naissance. Au bord du lac d'Orta en Lombardie. Ou plutôt le Piémont. Ça fait flotter les lacs. Et son nom, Veronica Panducci, ça le fait ! Et c'est naturel. Pouf, elle est née, sa mère l'a prénommée Veronica et Panducci était son père. Le célèbre acteur sicilien.

À beaucoup d'entre vous ça ne dit rien. Oui ? Non ? Trop jeunes. Pas cinéphiles. Peu curieux. Mais pour ceux qui s'en souviennent, c'était quelque chose. Il a épousé la fille d'un riche industriel allemand. Petra Von Karayane. Bon, fondamentalement, il était plutôt orienté jeunes hommes. Le véritable amour de sa vie se prénommait Andrea. Mais à cette époque et avec la renommée qu'il avait, valait mieux pas que ça se sache. On peut tout de même dire qu'il a sincèrement aimé sa femme. Petra s'en foutait, elle était allemande. Originaire de Baden-Baden. Dans cette ville, ils se foutent de tout, ils ont des spa, de bons glaciers et le meilleur Casino. La seule fois où ils se sont retrouvés dans un lit, ils ont conçu Veronica. Panducci pour se donner du courage a pensé très fort à Andrea. Et de fait Veronica ressemble étrangement à Andrea. En plus féminin. Son père en était fou évidemment. Et sa mère s'en foutait toujours. Bref, pour faire court, Panducci meurt d'une crise cardiaque pendant un tournage, la mère se remarie avec Andréa Frascchetti, un banquier italien. L'histoire ne précise pas s'il s'agit du même Andréa qui a dépuclé le père de Veronica. Si c'est lui, il a beaucoup changé. Un homme serpent, aux lèvres sirupeuses. Bou ! Veronica déteste son beau-père. Mais curieusement, lui l'aime et souffre de son indifférence. L'unique bonne action qu'a commise Andréa, de l'avis de Veronica, est d'avoir acquis le plus fameux théâtre du sud de l'Italie, qui se trouve à Lecce, capitale baroque des Pouilles et de le lui avoir offert pour son seizième anniversaire. C'est la révélation. Toutes les fois que la famille Panducci-Freschatti se rend à Lecce pour assister aux premières des spectacles produits par Andréa, Veronica flotte littéralement. Elle adore passer ses journées dans ce berceau d'illusion, assister aux ultimes répétitions, aux générales fébriles et vibrer à l'unisson des acteurs les soirs de premières. Elle est possédée par ce lieu. On ne peut plus l'en déloger, à moins d'en subir les conséquences d'une crise d'hystérie phénoménale. Car Veronica est très têtue.

Elle ne supporte pas les contradictions ni les refus. Personne ne peut lui tenir tête. Pas même Michele, le fils du gardien du théâtre, avec qui elle commet ses premières expériences sexuelles. Veronica restera toujours attachée à tout ce qui touche au plaisir.

Veronica Panducci, furieuse comme une bête sauvage, en veut à la terre entière. Allez savoir ! Elle déteste la compagnie du genre humain. Elle déteste la compagnie du genre humain. Elle pressent que son accomplissement ne se fera que dans la solitude. À la mort de son beau-père, sa mère vient s'installer définitivement à Lecce, pour sa plus grande joie. Le climat y est plus clément. Veronica a alors 20 ans.

Un an plus tard, lorsque sa mère meurt, à la suite d'un douteux accident de voiture, le jour de ses 21 ans, elle décide d'habiter son théâtre.

Michele vient d'épouser une fille de la campagne que Veronica ne peut souffrir. C'est alors qu'elle comprend qu'elle ne devra compter que sur elle-même et se retire pour toujours du monde. Seule, recluse. Sola, abbandonata. Seule et très riche. Molto ricca. Elle fait transformer son théâtre en palais. Elle fait boucher toutes les fenêtres, verrouiller toutes les issues et exige qu'on installe une caméra dans chacune des pièces. Elle a toujours aimé se contempler, s'admirer et je pense que par-dessus tout, elle veut laisser des traces de son existence emblématique. Ces caméras représentent tout à la fois les yeux du monde concupiscent, vicieux, pervers et à n'en pas douter, amoureux de la Signora. Et dans ce lieu chargé de drame et de comédie, elle peut donner libre cours à ses extravagances. Elle fait appel à des domestiques. Ils représentent l'unique lien qu'elle s'autorise avec l'extérieur, mais surtout ils sont les principaux sujets, objets, de ses cuisants fantasmes. Elle dépose une annonce dans un journal national et attend qu'ils se présentent à son chevet. D'entrée, elle les attaque. La Signora déverse sur eux ses charmes et son sex-appeal pour vérifier leur degré de résistance et son taux de séduction. Plus le domestique résiste, plus il a de chance de servir longtemps Madame. Mais comment résister à la présence charismatique de la divine, de la terrible Veronica Panducci. Veronica Panducci, mia madre, ma mère !

*On entend un rire de femme, puis une voix.*

**Voix de La Mère** - Encore avec tes bêtises, tu n'arrêteras jamais.

**Alfonso** (*ignorant la voix*) - Oui j'ai la chance d'être l'unique progéniture d'une femme exceptionnelle.

**Voix de La Mère** - Qu'est ce que tu racontes, cette femme, elle n'est rien pour toi.

**Alfonso** - Veronica Panducci, la plus grande merveille du monde contemporain.

**Voix de La Mère** – Seul mon sang et celui de ton cafard de père coule dans tes veines.

**Alfonso** – Elle a fait de sa vie ce qu'elle voulait, Elle n'a eu de compte à rendre à personne. Ses pensées, ses désirs, son souffle lui appartenaient à cent pour cent.

**Voix de La Mère** - Tu n'as qu'une seule mère et c'est moi. Tu dis n'importe quoi, je ne suis pas née en Lombardie, mais dans les Pouilles, et je n'ai pas vécu dans un théâtre, mais dans un village sur les collines près de Bari. Et j'en suis fière.

**Alfonso** – Assez ! assez !

**Voix de La Mère** - Un jour tu le reconnaîtras et j'espère pour toi que je serais toujours là, car à part moi, je ne vois pas qui pourrait te libérer.

**Alfonso** (*au public*) – Lorsque les fantômes malfaisants font irruption, la seule façon de les faire taire, c'est de les ignorer.

*À ce moment, La Mère apparaît sur l'écran.*

**La Mère** - Est-ce que j'ai l'air d'un fantôme ?

**Alfonso** – Comment vous permettez-vous de venir troubler mon introspection et salir la mémoire de ma famille.

**La Mère** - Ta famille ? Ta famille, c'est moi ta famille, faut pas oublier que tu n'es qu'un fils de paysan.

**Alfonso** – Seul le sang de la beauté et de la créativité coule en moi. *(au public)* Toujours des personnes envieuses qui ambitionnent votre perte. Les gens s'accommodent difficilement du bonheur des autres. Et si tu as le malheur de fonder ton existence sur un mode différent, tu te reçois des pavés dans la gueule. Le monde est misérable et ça, ma mère l'avait compris.

**La Mère** - Angelina Rota je m'appelle, et je suis ta mère.

**Alfonso** – Taisez-vous, je ne vous connais pas, vous êtes ici chez moi. Disparaissez !

*Il appuie sur le bouton « stop » de sa télécommande.*

*Il regarde les spectateurs : C'est rien. C'est rien.*

*Il va s'asseoir sur le fauteuil à gauche de l'écran.*

*(au public)* Franchement, quelles réjouissances apportent le contact avec les autres ? Outre les désillusions, les trahisons, les rancoeurs, les envies, les discussions qui n'en finissent jamais, car les gens adorent parler pour ne rien dire et pendant des heures. Vous le savez bien : vous invitez des gens à dîner, même des gens que vous aimez, admettons, admettons... passé minuit, ils sont encore là, l'horreur. Ils ont raflé toute la bouteille de prune. Vous baillez, vous ne riez plus à leurs blagues, vous ne répondez que par monosyllabes à leurs questions - quand ils vous en posent - ils ne comprennent toujours pas. Alors vous commencez à vous déshabiller en leur précisant que vous dormez toujours nu... Rien à faire ! ils préféreraient un morceau de ce bon moelleux au chocolat que vous avez eu la mauvaise idée de ne pas rater. Et après ça, vous voulez nous faire croire que les gens sont aimables. Ma mère ordonnait et basta ! Elle faisait les questions et les réponses. Et ceux qui n'étaient pas contents, elle leur montrait la porte et voilà.

Ils pouvaient s'en aller quand ils le souhaitaient, ils étaient libres. Elle n'a jamais forcé personne. Merde !

*Sur l'écran, la signora s'anime et parle. Alfonso la regarde, avec fierté. Puis il va s'asseoir au sol, au pied de l'écran.*

**La SIGNORA** – C'est moi qui pose les questions et souvent je préfère entendre mes réponses. Et si cela vous désagrée, vous êtes libre de partir, je ne vous retiendrais pas. Des comme vous, y en a des dizaines qui attendent devant la grille. Je veux que nous nous sentions libres, libres, c'est clair ?... Parfait... Vous êtes certain de me filmer tout entière. J'ai l'impression que vous ne tenez pas la caméra comme il faut...

J'aurais dû le préciser dans l'annonce. Mais vous me voyez dans le cadre ? Ne faites pas cette tête, le viseur, est-ce que je sais, là où vous mettez vos yeux quoi !... C'est la première fois que vous faites le domestique ?... Le Comte d'Ambrozzi ? À Florence ? Connais pas... Je vous parle du comte, pauvre imbécile... Vous êtes homosexuel ?... Hum !... Quatre ans à servir la même personne, c'est pas trop barbant à la longue ?... Des invités, Bou ! Quel ennui ! Ici vous ne verrez personne. Que vous et moi. Ça vous dérange ?... On ne vous demande pas de penser. L'absence de pensées évite les discussions inutiles. Se redire les mêmes absurdités à longueur journée : Le repas à préparer, le prix des choses, la difficulté de vivre, le temps qu'il fait, l'ingratitude des enfants, la droite, la gauche pour s'apercevoir que c'est kif kif. Tous ces poncifs ! Et à quelle fin ? Vous voulez savoir, c'est pareil pour tout le monde, Pouf ! Au tombeau. Ils font tous comme s'ils l'ignoraient. Ça me dégoûte. Moi je n'ai besoin de personne... Personne ne vous demande de comprendre. Ça m'est complètement égal que vous compreniez ou pas. Compris ? (*Silence.*) Je m'appelle Veronica Panducci. Répétez !... Vous aussi, comme c'est étrange ? Répétez seulement mon nom pas toute la phrase, vous êtes stupide ou quoi !... Comment vous appelez-vous ? Harold ? Vous n'êtes pas italien ?... Les Florentins m'ont toujours exaspéré. Vous êtes fiancé, Harold ?... Une petite amie ?... Une belle femme, douce, calme, raisonnable, jeune comme vous, ça ne vous plaira pas ?... Tiens donc ! Et qu'est-ce qui vous attire chez les femmes plus mûres ?... Oui, ça on peut dire que nous en avons de l'expérience. C'est sans doute pour cette raison qu'on nous craint davantage. Sachez que je ne fais pas dans la demi-mesure, avec moi c'est tout ou rien... Ah ! vous vous en êtes rendu compte, ça fait plaisir. J'ai un mal de tête, tout à coup. Eh oui ! Les femmes sont souvent comme ça, imprévisibles. Il serait préférable que j'aie m'allonger dans ma chambre... J'allais vous le demander. Inutile d'emporter la caméra, y en a une sur place. Elle est fixe et son champ de vision couvre toute la pièce. Vous aurez les deux mains libres comme ça.

*On la voit s'éloigner à l'écran et disparaître. Alfonso se retourne, face public.*

**Alfonso** – Pauvre Harold, il ignorait qu'il venait de signer son renvoi pour le soir même. Dès qu'ils avaient succombé, ils ne lui servaient plus de rien. Ma mère ne voulait pas s'embarrasser d'hommes transis, ou soudainement condescendants pour la seule raison qu'ils venaient de partager avec elle un petit moment d'intimité. Non, ce qui lui plaisait c'était d'abord la résistance, à condition qu'elle ne dura pas trop longtemps, la bestialité, parce qu'au lit, elle était encore plus folle que dans la vie et la diversité : garder un serviteur plus de trois mois, c'était faire preuve de pusillanimité. Harold s'est vu congédié trois heures plus tard, avec la note passable. La Signora adorait attribuer des notes à ses domestiques.

« Vous avez été charmant - je peux l'entendre comme si j'avais été à ses côtés - mais j'ai besoin de me retrouver seule, votre compagnie me perturberait, probablement je finirais par tomber amoureuse et je refuse de souffrir, si, si, inutile de nier, vous êtes un homme, pour ce genre de désagrément, vous en connaissez une liste, alors autant éviter la catastrophe. Oh Harold, croyez-moi, vous êtes fait pour rendre folles les femmes. Persévérez. »

Et puis il y a eu Maurice.

Mais Maurice, c'est un autre chapitre.

*La Mère surgit dans l'écran. Il va chercher sa télécommande. Mais elle ne fonctionne pas. L'image ne disparaît pas. Il fait du bruit avec le fauteuil qu'il vient placer à l'avant scène, côté jardin.*

**La Mère** – Alfonso, tu as eu beaucoup d'imagination quand t'étais petit. Tu étais dans la chambre, tu faisais n'importe quoi, tu racontais des histoires, tu parlais tout seul, tu te déguisais, tu criais, on aurait cru qu'il y avait plein de monde dans ta chambre... mais y avait personne, t'étais tout seul. Bien sûr tu aurais peut-être voulu avoir une petite sœur... Mais j'ai tellement souffert pour t'avoir, toi, tu voulais pas sortir, j'ai mis au moins vingt-quatre heures avant que tu sortes... En plus ton connard de père, il nous a laissés tomber. Quand tu as grandi, tu sortais dans la rue, tu étais déguisé en fille, tu allais voir les voisins, les voisines, les gens, n'importe quoi, n'importe qui, et tu me faisais honte !

**Alfonso** – Laissez-moi avec vos élucubrations.

**La Mère** – Tu me fais de la peine. *(Elle disparaît.)*

**Alfonso** *(au public)* – Où en étais-je ? Ah oui ! Maurice. Maurizio. Combien de fois ma mère ne lui a-t-elle pas répété : Maurizio, vous avez de la graine d'homme, profitez-en.

Il était grand, il était fort, il avait... c'était un homme ! Il jouait du pipeau en plus. Quand il est tombé sur l'annonce, il a tout de suite compris ce que La Signora attendrait de lui. Cela faisait à peine deux heures qu'il avait pris ses fonctions que déjà ils se retrouvaient dans la chambre aux mille péchés. J'ai trouvé le compte-rendu qu'en a fait ma mère. *(Il montre le tissu sur une espèce d'autel.)* Tout est inscrit là-dessus, avec la note. Quatorze et demi. Il y a même une vidéo qui accompagne, mais... Non, je préfère vous épargner, franchement. C'est peu cochon. En tout cas, cette aventure a beaucoup marqué maman. Voici ce qu'elle dit.

*Il s'agenouille près de l'autel où se trouve un grand parchemin en tissu, fond jardin. Il déroule le parchemin.*

« Sitôt enfermés dans la chambre nous nous sommes sauvagement jetés l'un sur l'autre. Ses baisers étaient chauds, sa langue bien large épaisse et charnue, qu'il savait manoeuvrer à la perfection. J'avais l'impression d'être sur une île hawaïenne. C'est d'ailleurs ce que je me suis dit : Eh bien c'est toujours ça de pris, t'auras pas à te donner la peine de te déplacer puisque tu y es déjà. Y a des hommes qui vous font voyager rien qu'avec leur langue. Ensuite il m'a léché tout le corps jusqu'aux pieds. C'est moi qui ai insisté pour qu'il s'attarde particulièrement sur mes orteils. Ça l'a fait rire. Et moi ça m'a permis de m'abandonner davantage. Il suffit de savoir y faire, et l'on obtient tout de moi. Sa langue sur toutes, à travers toutes, dans toutes les parties de mon corps, c'était pas banal. Il avait une peau !... mais une peau... de soleil, quand on la touche on sent le sable doré du désert, l'odeur coco de la crème à bronzer, et les chutes du Niagara. Et son sexe !?

J'ai d'abord eu une réaction de recul. Il s'en est aperçu, il était très fin comme garçon. Ne vous inquiétez pas Madame, ça va rentrer. J'ai dégluti d'angoisse, mais j'ai décidé

de lui faire confiance. Ce fut d'abord possible, ensuite intéressant, rapidement merveilleux et pour finir, pour finir... Mon Dieu pourquoi veulent-ils toujours nous prouver qu'ils ont de l'endurance. En vérité c'est tout ou rien. Soit on ne s'aperçoit même pas qu'ils sont passés par là, soit on est bon pour une partie d'échec.

*Il se met à cheval sur le fauteuil.*

« Maurizio, je ne voudrais pas vous brusquer mais si vous pouviez conclure, je vous en saurais gré.

- Ça y est Madame, j'y suis, ça y est, oh bon Dieu ! c'est bon.

- Ça y est ?

- Ça vient. Oh oh oh !

- Vous avez joui ?

- Non. Presque.

- Maintenant il va falloir.

- Ça vous plaît ?

- Oui oui parfait, mais lâchez-vous maintenant.

- Oh ! c'est trop bon, c'est trop bon.

- Oui, mais c'est bientôt l'heure du dîner et je déteste manger trop tard.

- Faites comme si j'étais votre plat de résistance.

- C'est à dire que je commence toujours par un petit consommé d'habitude.

- Taisez-vous, j'y suis.

- Pas possible ?

- Oh !!! vous avez parlé, fallait pas, je vous avais demandé de vous taire.

- Vous ne préférez pas que je vous finisse à la main ?

- Attendez, attendez, ça vient oh ! mon Dieu vous avez vraiment un trésor à l'intérieur, on n'a pas envie de se retirer.

- Eh bien il va falloir parce que je vais finir par me fâcher.

- Oh ma Colombe !!!... »

Alors là je ne sais pas ce qui m'a pris... Mais me faire traiter d'oiseau, ça m'a franchement déplu. J'ai saisi le chandelier au pied de bronze qui se trouvait sur ma table de chevet, et je lui en ai assené un coup sur la nuque. Il s'est subitement aplati contre moi. Aussitôt je l'ai senti dégonfler à l'intérieur, je me suis dégagée comme j'ai pu, je me suis rhabillée rapidement, tout en l'avertissant que la prochaine fois, si prochaine fois y avait, il devrait être un peu plus à l'écoute. Il s'est relevé, penaud, comme un enfant qui n'a pas eu son dessert et m'a suppliée de le finir à la main. Je lui ai répondu que je n'étais plus dans le coup. Il l'a mal pris et a commencé à m'insulter, je l'ai menacé du revolver que je garde toujours sous mon matelas, ce qui l'a fait détalé sur-le-champ. S'il avait été plus conciliant, c'aurait pu durer encore quelques semaines. Dommage ! Y a t-il une perle rare ? Où se trouve la perle rare ? Qu'on me le dise.

*Ensuite il reprend le cours normal de son récit, en enlevant le tissu sur le sol qu'il va replacer sur l'autel.*

Ensuite il y a eu Franco, un génois vigoureux qui a fait patienter un mois ma mère ; ce qui lui valut l'honneur de la servir près de trois mois, Arthur, Maurice, qui est

venu faire une seconde tentative, mais son problème d'éjaculation restant le même, il dût se résoudre à admettre qu'il ne contenterait jamais ma mère. Bienvenu, un jeune Gabonais, dont la verge faisait beaucoup rire maman en raison de sa circonvolution. Federico, un vieux sarde, Isabella, une douce lesbienne qui est restée plus de huit mois. Une rareté. Lorsqu'elle partit, la Signora en fut très affectée : elle s'était beaucoup investie dans cette relation. Enfin est arrivé Alphonse. De France. Précisément, d'un petit village de la Loire répondant au curieux nom de Gramières.

Oh ! Alphonse.

*Sur l'écran apparaît l'image Alphonse pendant toute la tirade suivante.*

À peine est-il apparu devant elle, qu'elle comprit qu'elle avait déniché sa perle rare. Mais rien ! Elle ne put rien en retirer. Il refusait de voir la femme qui transpirait en elle. Elle se faisait tour à tour douce, mutine, curieuse, confidente, impatiente, vulnérable, assoiffée, terrifiante, maniaque, rancunière, injuste, il arborait toujours la même distance, son regard détaché, son corps raide, ses gestes précis, son élocution posée, sa politesse insolente, sa froideur étouffante. La signora ne pouvait raisonnablement rien lui reprocher, il s'acquittait de son rôle de serviteur avec un professionnalisme au-dessus de tout soupçon. Elle était folle de lui. Elle a pourtant tout essayé pour le faire réagir.

*La vidéo démarre.*

**LA SIGNORA** – Ce soir vous me servirez ma tisane dans ma chambre, Herbert.

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** - Alphonse ! Madame.

**LA SIGNORA** - Alphonse, bien sûr !... Herbert c'était l'autre. Mais quelle importance, c'est la même fonction !...

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse (froissé)** - Alphonse ! Madame. Et si Madame n'est pas satisfaite de moi, qu'elle n'hésite pas à m'en faire part.

**LA SIGNORA** - Quelle susceptibilité ! Ça n'est tout de même pas ma faute si vous ne vous appelez pas Herbert.

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** - Seule ma mère en est la cause Madame.

*(silence)*

**LA SIGNORA** - Il me semblait vous avoir commandé un tilleul. Et sans sucre ! Mais cela, vous devez le savoir puisque cela fait douze mois que vous êtes à mon service.

*(Alphonse sort. La Signora sort du champ. On la retrouve allongée sur son lit dans sa chambre. Alphonse arrive avec la tasse de tilleul.)*

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** - Le tilleul de Madame ! Puis-je me permettre de demander à Madame l'autorisation de regagner ma chambre ?

*Petit temps.*

**LA SIGNORA** - Madame répond non. Son domestique y trouve-t-il à redire ?

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** - Il s'est engagé à respecter toutes les volontés de sa maîtresse pendant le service. Aussi, il n'a rien à rétorquer.

**LA SIGNORA** - Tant mieux ! (*La Signora le fixe intensément.*) Que cherchez-vous ? En dépit de ce que vous dites, vous êtes un être obscur. Vous avez un secret.

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** - Je n'en ai plus. Vous venez de me le prendre.

**LA SIGNORA** (*sur un ton lascif*) – Alors... qu'attendez-vous ?

**Alfonso dans le rôle d'Alphonse** (*l'imitant*) – Mais... rien !... (*Il s'approche d'elle, on croit qu'il va l'embrasser, mais se redresse. Image fixe d'Alphonse.*)

*Sur l'image fixe d'Alphonse, Alfonso se place devant l'écran et poursuit son récit.*

Son secret, Alphonse l'avait révélé à ma mère un jour où il a dû sentir qu'il aurait de la difficulté à contrôler ses avances furieuses.

*Il se dirige à jardin, enfiler son gilet.*

Il lui raconta que lorsqu'il était encore un innocent jeune homme et qu'il vivait avec sa mère, ses frères et ses sœurs à Gramières, il fit dans les bois derrière chez lui une rencontre qui bouleversa sa vie. Un grand bois, épais, très sombre.

*Il va se placer devant l'écran, à gauche de la Signora. Pendant qu'il raconte son histoire, sur l'écran on voit La Signora devant sa cheminée qui l'écoute.*

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** – Donc me voici dans le bois. Je ne vois rien. Je me guide au hasard. Je sursaute à chaque bruit que j'entends. Ici, le coucou du coucou ; là, le hululement du hibou ; là-bas, le chant de mort des loups.

Soudain, je ne peux plus avancer. Je m'arrête. Je tombe. Je dors. Je rêve.

Non ! Je crois que je rêve. Mais tout est vrai.

C'est d'abord son parfum qui m'a atteint. Un parfum de jasmin !

Oh ! Le jasmin ! Odeur exquise et enveloppante !

Ensuite, c'est sa voix. Une voix douce, suave, venue d'ailleurs.

Elle a dit : « Mais tu n'es pas majeur ! Comme tu trembles ! N'aie pas peur ! C'est moi ! ».

Et là son corps tout entier m'est apparu... comme une montgolfière !

Une peau blanche ! Des formes ! Des cuisses ! Un ventre ! Des... (*Il s'interrompt soudainement gêné.*) Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, c'est tellement personnel.

**LA SIGNORA** (*à l'écran*) - Oh non ! Ne vous interrompez pas ! Je commençais à visualiser.

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Deux grosses mamelles fraîches et molles comme celles de Cynthia !

*(Précisant.)* C'était ma vache préférée.

Je ne pouvais pas bouger. J'étais comme hypnotisé.

Elle a tout de suite compris qu'il fallait me prendre en main. Elle a retiré délicatement tous mes vêtements.

Elle était grande ! Elle était grosse !... Un rêve, vous dis-je.

Elle était debout, je ne pouvais pas distinguer son visage, il faisait trop sombre.

Mais au fond, que m'importait son visage, il me faut l'avouer.

De ses deux bras musclés et potelés, elle m'arrache du sol.

Elle est toujours debout, et je suis dans ses bras. Ma bouche frôle ses seins... que faut-il que je fasse ?

Elle continue, sûre d'elle, et me lèche le corps.

Sa bouche est comme un égot, mais un égot qui sent le jasmin.

Je sens mon sexe qui grandit monstrueusement. *(Madame pousse un profond soupir.)*

Soudain, elle me fait tomber à terre, sans prévenir. Elle se couche sur moi. Je n'ai pas mal, c'est si bon. Elle me guide...

*(Précisant.)* J'ai toujours habité la campagne, et maman ne nous a jamais parlé de ces choses-là. On a beau parler de l'instinct, c'est pas si évident.

Mais avec elle, quelle leçon !

Je l'entendais soupirer de bien-être. Et moi j'étais tellement bien que je croyais que je n'étais pas là où j'étais.

C'est toujours comme ça que ça se vit le bonheur : On ne peut pas croire qu'on est là où on est. Peut-être parce qu'on n'y est pas trop habitué.

Mais lorsque je me suis mis à hurler, alors là, je savais où j'étais.

Je hurlais de plaisir. Et elle aussi hurlait. Et les loups aussi, de concert.

Je pense que nous avons touché l'absolu. *(Silence.)*

Mais le moment tant redouté est arrivé. Il allait bientôt faire jour. Il fallait nous séparer.

Elle m'a bien fait comprendre que ce qu'on avait vécu là, ensemble, c'était de l'amour, il ne fallait pas s'y tromper. Et que j'avais le droit de m'en réjouir.

« Tout ce que tu vivras par la suite, ça n'atteindra jamais ce que tu as vécu là avec moi » m'a-t-elle dit.

Elle me l'a dit au cas où j'aurais dans l'idée de recommencer.

« Et même entre nous, ça ne pourra pas être aussi fort. Donc ne cherche pas à me revoir... »

Et elle a disparu.

*Un temps. La Signora parle à travers l'écran en direction d'Alfonso qui s'est placé à l'avant-scène cour.*

**LA SIGNORA** *(envoûtée)* - Et après ?

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Après ?

**LA SIGNORA** - Vous l'avez retrouvée ?

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Je n'ai même pas cherché.

**LA SIGNORA** - Vous vous êtes résigné ! Et vous l'avez cru ? (*Pressante.*) Mais qui était-elle ? Elle vous a sûrement donné son adresse. Vous avez dû chercher à la revoir, vous ne me dites pas tout.

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Vous le faites exprès ?

**LA SIGNORA** – Ah ! ne me parlez pas sur ce ton, on ne s'est pas rencontrés dans un bar. Et votre histoire ne tient pas debout. Il y a des détails qui ne collent pas. Par exemple, vous me dites ne pas avoir distingué son visage parce qu'il faisait prétendument trop sombre, alors comment pouvez-vous affirmer que sa peau était blanche ?

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Forcément, elle était tellement blanche qu'elle jaillissait comme une lumière dans la nuit.

**LA SIGNORA** (*moqueuse.*) - Donc, pour suivre votre logique, Elle avait le corps blanc et la tête... noire !... Et le jasmin ? Son parfum de jasmin ! Etes-vous certain qu'il s'agissait de jasmin et non pas de chèvrefeuille ?

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - N'oubliez pas que je suis un enfant de la campagne : question végétation, je suis imbattable.

**LA SIGNORA** - Bien sûr ! Le jasmin, dans la Loire, ça court les prés ! Tout à fait entre nous, cet égout, cette montgolfière... c'était un monstre ?

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - J'étais enfant, elle était femme... à l'époque tout me paraissait plus grand.

**LA SIGNORA** - Et avec le recul, ça doit vous sembler terrifiant !?  
(*Hausse le ton.*) Vous imaginez que je vais vous croire ? Et vous appelez cela de l'amour ? Quelle honte ! C'est un torchon pornographique ! L'amour, l'amour, mais si c'était ça, pauvre imbécile, tout le monde pourrait se vanter de l'avoir connu. Vous avez découvert, au mieux, les joies d'un pénis qui se rendait utile pour la première fois. Rien de plus. C'est drôle, je n'arrive pas à me faire à l'idée que vous soyez resté fidèle à cette poule obèse pendant toutes ces années.

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Question de volonté. Disons que j'ai dépassé le cap.

**LA SIGNORA** - Dites plutôt que vous êtes resté à quai ! C'est dommage d'avoir connu ça si tôt. Cela ne vous laisse pas grand-chose pour l'avenir.

**Alfonso (dans le rôle d'Alphonse)** - Mieux vaut tôt que jamais. Bonsoir Madame.

*Il fait mine de sortir côté jardin. Au dernier moment, s'adresse au public.*

**Alfonso** (*au public*) – L’histoire d’Alphonse perturbait le sommeil de la Signora et ne faisait qu’alimenter son désir.

*Suite Vidéo, où l’on voit la Signora sur son lit, délirer en italien. Alfonso s’approche de l’écran et fait la traduction.*

**Alfonso** (*traduit ce que dit La Signora en italien*) - Inutile de jouer la comédie plus longtemps. Je sais que vous brûlez d’envie de me chevaucher dans un pieu. C’est mon côté virginal qui vous intimide. Vous vous êtes dit : « Il ne faut pas l’effrayer... Avec elle, il faut savoir prendre des détours... Elle n’est certainement pas du genre à aller à l’essentiel. » Eh bien ! Les apparences sont trompeuses ! (*lyrique.*) Essayons-nous, Alphonse, et notre union n’en sera que plus éclatante.

*Soudain La Signora se détourne et s’adresse à Alfonso qui reprend le rôle d’Alphonse sur scène.*

**LA SIGNORA** - Osez me soutenir que vous n’avez jamais plus consommé depuis cette nuit lubrique ?

**Alfonso (dans le rôle d’Alphonse)** - Mais vous ne pensez qu’à ça ! Tout votre discours transpire de curiosités sexuelles. Quel intérêt pour vous de le savoir ?

**LA SIGNORA** - Un intérêt philosophique ! Et si ma réponse ne vous convient pas, faites-vous celle qui vous plaira, ça m’est égal.

(*Elle se radoucit.*) Le corps a ses besoins. C’est mal de lui refuser. C’est pas bon pour la santé. Méfiez-vous, le temps passe. Quand vous voudrez vous rattraper, il sera peut-être trop tard.

**Alfonso (dans le rôle d’Alphonse)** - Tout se passe comme si tout ça m’était devenu complètement étranger.

**LA SIGNORA** - Même là, maintenant, le fait d’en parler, ça ne vous provoque pas une petite réaction ?

**Alfonso (dans le rôle d’Alphonse)** - « Qui me touche s’écroule. Rien ne me touche. Tout coule. » C’est ma devise.

**LA SIGNORA** (*agacée*) - Du vent ! Des mots ! Et pour ça, vous êtes bon ! Mais la vie, mon petit, c’est autre chose.

**Alfonso (dans le rôle d’Alphonse)** - Quelle vie ?

*Il s’en va dans les coulisses.*

**Alfonso** (*voix-off*) – Le désespoir finit par vaincre ses derniers scrupules. Bienvenue, son domestique Gabonais, lui avait laissé un élixir érotique capable d’envoûter n’importe quel être humain récalcitrant. La Signora en déposa quelques gouttes dans

la carafe d'eau d'Alphonse pendant son sommeil. Elle attendit patiemment au pied de son lit qu'il se réveille.

*Il réapparaît et va s'installer sur le fauteuil.*

*(en direct)* Et son vœu se réalisa. Dans l'heure qui suivit, Alphonse se jeta sur la Signora et lui fit l'amour comme s'ils avaient été dans la forêt amazonienne. C'est écrit noir sur blanc dans son journal intime. La forêt amazonienne. Il n'y a pas d'astérisque qui renvoie à une note explicative. Je pense qu'elle voulait dire que c'était humide et chaud. Le corps d'Alphonse désinhibé de toutes les frontières mentalo-philosophico-sociales qu'il s'était façonné n'en fit qu'à sa tête. Et la pureté de leur amour se vérifia dans le cri d'extase transcendantal qui couronna leur coït. Le lendemain, Alphonse ne se souvenait plus de rien. Et ma mère se garda bien de l'informer de quoi que ce soit. Tous les soirs, pendant trois mois, la cérémonie se renouvela. Jusqu'au jour où...

*Vidéo. Alfonso regarde la vidéo pour la énième fois, comme fasciné, parfois, il répète les répliques en même temps que les acteurs.*

**Alphonse** - Que vous arrive-t-il Madame ?

**La Signora** - Ça se voit pas, non !

**Alphonse** - Vous n'arrivez pas à digérer le bœuf bourguignon que je vous ai cuisiné hier au soir.

**La Signora** - Pas du tout, je suis enceinte.

**Alphonse** - Enceinte ! Comment ce fait-ce ? De qui ?

**La Signora** - De vous.

**Alphonse** - Vous plaisantez.

**La Signora** - Oh Alphonse, maintenant que nous allons avoir un petit garçon, car je suis certaine que ce sera un mâle, comme symbole de notre amour, baissez les armes. Oui, je peux vous l'avouer désormais, nous nous sommes accouplés autant de fois qu'il y a eu de nuits durant ces trois derniers mois. Et tu as été phénoménal. C'est grâce à cet élixir. Comme je suis heureuse ! Pas toi ? *(Elle poursuit Alphonse et le retrouve dans sa chambre en train de faire ses bagages.)* Où allez-vous, Alphonse ?

**Alphonse** - Dans la Loire, chez ma mère.

**La Signora** - Ce n'est pas sérieux.

**Alphonse** - Le jasmin me manque.

**La Signora** - Ce n'est pas si pressé.

**Alphonse** - Il le faut.

**La Signora** (*désespérée*) - Et moi ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Tu ne peux pas m'abandonner dans cet état. Fais-le pour lui au moins, qu'est-ce que je vais lui répondre quand il réclamera son papa.

**Alphonse** - Vous n'aurez pas grand peine à lui trouver un père de substitution.

**La Signora** – Mais c'est toi son père.

**Alphonse** – Je ne m'en souviens pas.

*(Un temps. Alphonse prend sa valise, La Signora le retient.)*

**La Signora** – Alphonse, Réfléchissez, c'est vous que vous faites souffrir, c'est vous que vous empêchez d'exister. Pensez à tout ce que vous laissez. Quoi de plus régénérateur, de plus rassurant, de plus bouleversant qu'une famille.

**Alphonse** – Vous n'avez pas toujours dit ça.

**La Signora** – C'est parce que je ne vous connaissais pas. Avec vous je suis prête à tout. Tenez, si vous le souhaitez, après la naissance de notre enfant, nous irons nous installer dans la Loire. J'ai tout l'argent qu'il faut. Nous ferons bâtir une maison à la démesure de notre amour et je vous donnerais les fonds nécessaires pour acquérir le pub de vos rêves.

**Alphonse** - Comment savez-vous ?

**La Signora** - Je suis tombé sur votre journal intime.

**Alphonse** - J'y crois pas, vous avez fouillé dans mes affaires... C'en est trop. Adieu Madame.

*Il se dirige vers la sortie, La Signora le poursuit et s'agrippe à lui, devant la porte d'entrée.*

**La Signora** (*dans un total désespoir*) - Ne me laisse pas ! Je te donnerai mon nom.

**Alphonse** - De grâce, Madame !

**La Signora** (*même jeu*) - Avec moi, tu vas recouvrer la lumière, atteindre le monde enchanté derrière la forêt, accepter que le véritable amour ne peut se faire que les yeux ouverts.

**Alphonse** – Les dés sont pipés.

*Il sort en claquant la porte d'entrée. On entend la vraie voix de La Signora sur l'écran.*

**La Signora** - Mais Alphonse, c'était moi dans les bois !!!

*Alfonso se détourne de l'écran et dit la dernière réplique.*

**Alfonso** (*en direct dit la dernière réplique*) - Vous avez beaucoup maigri, Madame.

*On reste sur le visage désespéré de la Signora. Alfonso s'écroule sur son fauteuil.*

**Alfonso** – Et il s'en est allé, laissant ma mère dans le dénuement affectif le plus morbide. Jusqu'à ce que j'apparaisse. Parce que c'est moi le fils d'Alphonse, le fruit de cette union qui aurait pu être légendaire et magique, et qui ne restera que légendaire et tragique. Comment ma mère allait-elle me recevoir ? Là était la question. D'un côté, je représentais l'échec, l'impossibilité d'une histoire d'amour, la trahison du mâle ; mais de l'autre, j'étais le souvenir, le prolongement, l'espoir d'une rédemption. L'un ou l'autre, tout dépendrait de son humeur le jour de mon arrivée. C'est pour ça que j'ai mis très longtemps à sortir, car durant les premières heures, Veronica voyait tout en noir, d'autant plus qu'elle avait souhaité m'enfanter sans l'aide de personne. Il est évident qu'elle voulait en finir, et du coup m'entraîner dans sa chute. Mais j'ai résisté pendant 24 heures, et lorsque je suis apparu, elle était tellement soulagée, qu'elle m'a serré très fort dans ses bras en m'appelant son petit trésor. Pour moi, pour nous, elle vivrait. Et j'ai fini par crier.

*Il va placer le fauteuil à gauche de l'écran, dossier face public.*

C'est comme ça que ça s'est passé.

*Il se dirige à l'avant-scène.*

J'ai été souhaité.

*Vidéo de la mère qui surgit d'un coup.*

**La Mère** – Bien sûr j'aurais voulu avoir une petite fille à la place de toi, d'un garçon, parce qu'une fille c'est bien, c'est mignon, on peut choisir les habits, on peut lui apprendre à jouer à la poupée, à faire la cuisine, faire tant de choses qu'avec un garçon, on ne peut pas le faire.

**Alfonso** - Et après ?

**La Mère** – Tu crois que c'était facile d'être une jeune fille dans ce bled, que les gens ne connaissent rien, c'est des arriérés. J'étais la seule fille de la maison, je faisais tout, je n'étais pas très grande. Je faisais, le lavage, le repassage, il fallait aller à la fontaine chercher de l'eau, je faisais tout, tout le ménage. Je préparais les sandwiches pour mes frères qui allaient au travail. Quand ils revenaient du travail, il fallait que je lave leurs habits de travail, et c'est pas si facile que ça.

Dino est arrivé ; c'était un copain à mes frères. C'était un homme gentil. Il aimait bien faire des câlins, il me caressait. Moi j'aimais pas trop, j'ai pas été habitué à avoir beaucoup de câlins, beaucoup de caresses, et puis un jour, il m'a demandé en mariage. Après tout, je me suis dit, tu ferais bien d'accepter. Tu seras libérée de chez toi, puisque ici je suis considérée comme une esclave... pourquoi pas !

On s'est marié, on a couché ensemble, il m'a fait des caresses, tout ça... moi j'aimais pas trop. Après il a insisté, il a insisté, moi j'ai toujours refusé, et quand il a vu ça, il est parti. Mais c'est toujours ton père, et voilà !

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ton père.

Après ? Tu as bien fini par sortir et ça m'a rendue très triste. Après on regrette, après on devient cruel.

**Alfonso** – Meurtrière, oui.

**La Mère** - Tu es encore là que je sache.

**Alfonso** - Intentions criminelles

**La Mère** – Des histoires. Tu as toujours été doué pour les histoires. Il m'a fallu du temps, mais je me suis rattrapée.

**Alfonso** - Trop tard, c'était trop tard.

**La Mère** - Il faut savoir déposer les armes, pardonner, il faut avoir le culot de grandir. Mais c'est pas facile, hein ?

**Alfonso** - Je ne vois pas pourquoi je te parle d'ailleurs, c'est n'importe quoi, tu ne fais pas partie de mon histoire.

**La Mère** - C'est pas facile hein, de lâcher prise ?

**Alfonso** - Elle, m'a chéri dès le premier instant.

*La Signora surgit à droite sur l'écran.*

**LA SIGNORA** - Tu es mon petit trésor, je ne t'abandonnerai jamais, nous allons être heureux tous les deux.

*Les deux femmes, sur le même écran, face à face, se parlent.*

**La Mère** - Il est à moi.

**LA SIGNORA** - Il fallait vous en rendre compte quand il était encore temps.

**La Mère** – C'est moi qui l'ai élevé.

**LA SIGNORA** - Comme une petite fille.

**La Mère** – Et alors ? Où est le problème ?

**LA SIGNORA** – Vous plaisantez. Vous avez conditionné toute son existence. Et le pire, c'est qu'à l'arrivée vous n'avez pas assumé. Moi, j'ai tout accepté de lui. Tout.

Je l'ai laissé être lui-même. Je lui ai laissé le choix. Vous vous l'avez induit, conduit, façonné et ensuite vous l'avez méprisé.

**La Mère** - C'est faux.

**LA SIGNORA** - Ah oui ? Alors comment expliquez-vous ceci ?

*On assiste à une scène vidéo entre La Mère et Alfonso. Alfonso va se cacher derrière le fauteuil et s'amuse avec une poupée.*

**La Mère** - D'où tu viens toi ?

**Alfonso** – Ben rien, j'ai été me promener.

**La Mère** – Où donc ça ?

**Alfonso** – Ben heu, là, derrière, dans les près.

**La Mère** - Avec qui ?

**Alfonso** - Toute seule.

**La Mère** – Comment toute seule.

**Alfonso** – Ben oui, oui, j'étais toute seule, je te jure maman.

**La Mère** – Ne jure pas, le bon Dieu ne te pardonnera pas. Qu'est-ce que c'est ce gros ventre que tu as ?

**Alfonso** – Mais j'ai pas un gros ventre maman.

**La Mère** – Si, si, tu as un gros ventre.

**Alfonso** – Non, non rien, c'est parce que, parce que j'ai mangé trop manger hier.

**La Mère** – menteuse, t'as pas trop mangé, c'est pas en mangeant trop qu'on a un gros ventre comme ça. Qu'est-ce que tu as fait ?

*Alfonso va se cacher derrière l'écran.*

**Alfonso** – Ben j'étais avec des copains et on a joué à chat perché, à saute-mouton, et puis ils ont voulu regarder, mais j'ai pas voulu, mais ils m'ont donné des bonbons alors, j'ai dit oui, mais voilà maman, mais j'ai rien senti, j'ai rien senti, maman.

**La Mère** – T'es une mauvaise fille, tu te rends compte de ce que tu as fait, tu te rends compte de ce que tu as fait ?

**Alfonso** – Non maman.

**La Mère** - T'es une mauvaise fille.

**Alfonso** – Non.

**La Mère** -. Qu'est-ce que je vais faire de toi.

**Alfonso** – Non, je te jure, je ferai plus, je ferai plus maman, maman, pardonne-moi, je ferai plus. Maman, maman, maman, maman... je ferai plus.

*La Signora prend la place de la mère sur l'écran et s'adresse à Alfonso.*

**LA SIGNORA** - Mais non mon petit, continue au contraire, vis tes désirs, accorde tes humeurs, laisse vibrer ton corps.

*Alfonso apparaît derrière le dossier du fauteuil et montre la poupée.*  
Regarde comme il est beau. Comment vas-tu l'appeler ?

**Alfonso** - Veronica.

**LA SIGNORA** - Comme ta maman. Oh mon Alfonso !

*Scène entre les deux femmes, face à face, sur l'écran.*

**LA MÈRE** - Mais qui êtes-vous ? Pour qui vous prenez-vous ? Vous pensez que vous pouvez vous pointer chez les gens, les dépouiller, uniquement parce que vous avez un palais et de l'argent. Vous n'êtes rien. Votre vie est plouf, vous n'existez pas d'ailleurs. Vous savez que vous n'existez pas !?

**LA SIGNORA** - Alors pourquoi me parlez-vous ?

**LA MÈRE** - Vous vous croyez plus intelligente.

**LA SIGNORA** – Vous n'êtes qu'une paysanne. Angelina Rata.

**LA MÈRE** – Rota !

**LA SIGNORA** – Ratée, ratée, rien, du néant, vous entendez.

**ALFONSO** – Oui, tu comprends, c'est elle ma vraie mère, parce que sans elle jamais je n'aurais pu devenir ce que je suis.

**LA MÈRE** – Et qu'est-ce que tu es ? (*À La Signora*) Ah ! c'est facile d'être la meilleure, c'est facile de ne pas décider, quand on n'a pas besoin de vivre sa vie, de supporter, c'est facile d'être un personnage de fiction, c'est facile quand on a le beau rôle.

**LA SIGNORA** - La faute à qui ? Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même si Alfonso m'a choisie moi. Et vous vous trompez sur une chose, je suis bien réelle. Tant que vous ne l'admettez pas, vous ne recouvrirez jamais sa considération.

**LA MÈRE** – Vous êtes encore plus folle que dans ses délires.

**LA SIGNORA** – J'ai su trouver ma place en effet.

**LA MÈRE** - C'est mon fils.

**LA SIGNORA** - Personne n'appartient à personne, dans la vie, on est seul. Prenez-en de la graine, taratata !

*Les deux femmes disparaissent et une musique violente se fait entendre. Alfonso mime une danse sacrée en l'honneur du bébé. La danse se transforme en violence incontrôlée. À la fin de la danse, La Signora apparaît de nouveau. Noir dans la salle.*

**La SIGNORA** – Oh ! mon petit qu'allons-nous devenir ? Si ton père était là, il saurait quoi faire. Quand je pense que ce monstre est sûrement en train de sauter sa montgolfière dans les bois. Ça me tue tu comprends. Parfois, je préférerais le savoir mort. Ça en serait fini de mes peurs, de mes angoisses, de mes supputations, je n'aurais plus ces folles images dans ma tête. Je ne devrais pas te parler de ça, ce n'est pas ton problème mais, je suis si malheureuse.

*Fin de la vidéo. Noir. Puis Lumière dans la salle. Alfonso est à l'avant scène en tenue féminine.*

**Alfonso** : C'est ce soir-là que j'ai décidé d'aller à la recherche de mon père. Je ne supportais pas de voir ma mère dépérir. J'ai fait mes bagages et je suis parti sans prévenir. J'avais mon plan. Tout prévu, j'avais. Je me suis créé une nouvelle identité et ai pris le prénom de Florence. J'embarquai pour la France, la Loire, Gramières. Gramières. Trois mille habitants, pas si petit que ça. Avec internet, je n'ai pas eu trop de mal à retrouver sa trace. En fait il était devenu patron de pub. Il avait réussi. Le seul pub de la région. Je me suis présenté le jour de mon arrivée. J'avais revêtu ma jupe en jean la plus courte. Il se trouvait au bar lorsque je suis entré. Je lui ai plu tout de suite. Y a des regards qui ne trompent pas. Il portait une cravate flamboyante. Mon Dieu qu'il était beau, encore plus beau que sur la vidéo, troublant, sensuel. Pourquoi avait-il joué la comédie à ma mère ? Cette histoire de Montgolfière, c'était de la pure invention, je m'en étais toujours douté, mais c'était flagrant à présent. Il puisait sa jouissance dans la résistance qu'on lui opposait. Il avait appris qu'une grande dame italienne en manque se tapait tous ses serviteurs, et il voulait lui en faire baver, la voir ramper, comme il l'a fait avec des tas d'autres. Un pervers machiavélique, voilà comment était mon père. Il m'a regardé avec curiosité : Mademoiselle, il a dit. Vous n'auriez pas besoin d'une serveuse par hasard, j'ai répondu. J'ai besoin d'argent pour continuer ma route. Et où allez-vous comme ça ? Pas de destination précise. Et combien de temps pensez-vous rester ? Un véritable interrogatoire. Autant que ça me plaira. Justement ma serveuse est absente depuis une semaine, je n'arrive pas à la joindre. Tu parles c'est moi qui l'ai tuée, je plaisante. Non je ne lui ai pas dit ça. Elle

a dû se faire la malle, il a ajouté. Alors ? Vous travaillerez de 18h à la fermeture, mais je vous préviens, ici, c'est pas le Ritz, rien que des bouseux, faut pas être trop sensible. J'en ferai mon affaire. Oh papa, c'est bien toi. Je me reconnais en toi, c'est fou, un instant je suis fier, je te trouve si parfait. Maman ne s'y était pas trompée. Très bien, alors je commence ce soir. Et je me retire aussi vite que je suis rentrée. Je l'ai senti *frémir d'incognito*. C'est quand on sent son corps traverser par des sensations bizarres mais qu'on ne peut donner aucun nom à ce phénomène. C'est moi qui ai inventé cette expression : *Frémir d'incognito*.

J'ai tout de suite fait grande sensation auprès des clients : Tu l'as dénichée où la nouvelle, ils demandaient à mon père. Ils n'en avaient jamais vu des comme moi. Tu parles. Je les émoustillais, un zeste provocante, peut-être un peu plus, j'ai du mal à évaluer. Une petite fellation au fond de la remise, et hop ils me foutaient la paix. De toute façon c'était clair, et tout le monde le savait dans le coin, je ne pratiquais pas la totale. Des fois qu'ils se seraient aperçus de quelque chose.

J'étais devenu la reine des serveuses, l'étrangère. À l'époque on était encore friand d'exotisme. Y a des hommes, ils venaient rien que pour avoir le plaisir de se faire servir par moi.

Mon père, ça le rendait fou, mais il ne pouvait rien me reprocher je travaillais comme une folle. Et surtout je l'ignorais. Jamais, au grand jamais, je ne lui accordais la grâce d'un regard. Au contraire de toutes les clientes qui ne venaient qu'avec une seule idée en tête. Elles étaient toutes bavantes devant lui, accolées au bar, vulgaires, quémandeuses, en chaleur. Y en a même qui finissaient en larmes, prêtes à se mettre toute nue sur le comptoir pour obtenir une caresse de ses mains. Rien. Il était indifférent. Mais moi. je sentais bien qu'il m'observait de plus en plus. Même pendant que j'étais très occupé avec ses potes, j'avais ses yeux qui me poursuivaient.

*Il repousse le fauteuil, puis l'autel. Il se retrouve à jardin.*

Et puis, un soir, alors que je débarrassais la salle - nous étions tous les deux, il venait de verrouiller la porte d'entrée -, il s'est mis à me parler. Alors ça vous plaît ce que vous faites ? J'aurais pas tenu tout ce temps si ça ne me plaisait pas. Mais c'est autre chose qu'il voulait me dire. Il a mis du temps à cracher son problème, il a fallu qu'il en prenne des détours, finalement il y est arrivé : Ces trucs que vous faites dans la remise, vous savez, je ferme les yeux, mais c'est pas prudent. Pour qui, j'ai rétorqué ? Mais pour tout le monde, enfin pour moi d'abord, si on venait à l'apprendre. J'ai pas l'impression qui y en n'a pas un qui l'ignore. Vous ne vous faites pas payer j'espère ? Pourquoi vous réclameriez votre part. Je l'avais mis mal à l'aise, il est devenu tout rouge. Tout de même, vous ne trouvez pas ça humiliant de s'abaisser à pratiquer des saletés pareilles. D'abord, je ne m'abaisse pas, je me baisse et ces saletés comme vous dites ça porte un nom, c'est soulagement, vous pouvez demander autour de vous ça n'a pas l'air de déplaire à qui que ce soit et puis je n'ai de compte à rendre à personne. Je ne vous juge pas Florence, Ça m'a fait un effet démentiel qu'il m'épelle entièrement, je me sentais tellement moi à ce moment-là, je me serais presque jetée dans ses bras pour lui avouer toute la vérité... Mais vous méritez tellement mieux. Qu'est-ce que vous en savez que je mérite mieux, je ne suis peut-être qu'une moins que rien comme mon père, les chiens font pas des chattes. Quand on naît de n'importe qui on n'est pas grand chose à l'arrivée. Et si c'est ma manière à moi de

tenir debout ? Et si je n'ai pas d'autre solution ? Et si je suis du genre à laisser couler parce que je ne vois pas l'intérêt de lutter, et pour quoi ? On finit tous au même endroit. Et je me suis mise à pleurer, c'en était pitoyable. Alphonse ne savait plus quoi faire. Il m'a pris dans ses bras fatalement, j'ai posé ma tête contre sa large poitrine, il sentait bon la forêt au lever du jour, il m'a relevé la tête pour sécher mes larmes, je l'ai regardé l'air de dire : Maintenant qu'on s'est trouvés qu'est-ce qui nous empêche de continuer ? C'était la première fois depuis le jour de mon arrivée que je le gratifiais d'un regard, il n'a pas pu résister et nous nous sommes embrassés si fort que ça nous a fait chavirer de l'autre côté du comptoir.

Il était tellement prévenant, affectueux, je ne me lassais pas de caresser sa peau, la texture de sa peau ! encore plus renversante que celle de Peppino, le premier homme à qui je m'étais donné dans ma campagne pugliese. C'est lorsque je me suis mise à califourchon sur Alphonse que j'ai pensé à Peppino. Allez savoir !

C'était bon son sexe long en moi. Le sexe d'Alphonse j'entends. Nous étions en pleine chevauchée. À un niveau plutôt avancé de notre coït, j'ai saisi la queue de sa cravate, j'avais l'impression d'être sur le cheval de mes rêves. Je me suis laissé aller. Moi je préfère quand c'est un peu violent. Nous riions, nous étions bien... et puis Alphonse a murmuré quelque chose, je ne comprenais pas, j'étais en plein concentré dans mon extase, alors il a répété un peu plus fort « tu serres trop, tu me fais mal ». Mais il l'a dit gentiment, c'était pas un reproche, il se rendait bien compte que je ne le faisais pas exprès. Je l'ai regardé, j'ai souri, tout en continuant à faire du trampoline sur son membre au ralenti, puis j'ai cessé, je me suis penché et je l'ai embrassé. Ensuite je me suis redressé légèrement, suffisamment pour contempler son visage relâché, béat, confiant... Confiant ?...

C'est là que ses yeux se sont ouverts d'un coup, comme saisis, il me voyait, il me voyait vraiment moi, j'en suis sûr et moi aussi, je pénétrais mon regard dans le sien, je ne savais plus qui j'étais. C'est moi qui étais allongé sur le sol et que je chevauchais, je ne le supportais pas, il fallait que ça cesse, il fallait que s'arrête la malédiction. J'ai saisi les deux extrémités de la cravate et j'ai serré, serré, serré !... Il a commencé à se débattre quand il était trop tard, j'avais déjà pris trop d'avance. Et lorsque je serrais, je le regardais et je continuais à sourire, je n'arrivais pas à me défaire de mon sourire, je me le disais pourtant : Alfonso mon doux, mon tendre, tu ne devrais pas sourire, c'est un moment solennel, ce patron si bon, cet homme qui succombe pour la première fois de sa vie, cet homme qui pense qu'il a enfin trouvé ce qu'il cherchait, ce père comme il n'en existe qu'un pour toi sur cette terre, tu le broies, tu le refuses, tu le fais disparaître ?

Te rends-tu compte de ce que tu es train de faire, comment ils vont s'en sortir sans leur pub à Gramières, c'est toute une ville que tu anéantis. Je voyais ses pupilles se dilater, C'est moi, Alphonso, tu ne me reconnais pas, je suis la pulpe de ta chair, je suis ton rejet, ton refus, tes vilénies, je te renvoie la souffrance que tu sèmes sur ton passage, toutes ces femmes que tu as humiliées uniquement parce qu'elles avaient du désir pour toi... Mais tu n'aurais pas pu les contenter, comme je fais moi, c'est si facile, tu ouvres ta braguette et hop, tu transmets un peu de chaleur, ça ne mange pas de pain. Hein ? Vilain, méchant, méchant. Et moi, tu as pensé à moi ? Te rends-tu compte de toute la charge, le poids, la culpabilité que tu m'as inoculé. Je ne suis pas

encore né et déjà je représente l'interdit, le péché, le tabou. C'est monstrueux. Tout ça, c'est uniquement pour pallier le vide qui gangrène ton existence. Tu t'es servi de nous gros porc. Mais t'es malade, t'es un tordu, et nous, pauvres imbéciles, nous continuons à t'espérer. Toute ma vie, je n'ai eu de cesse de prendre d'autres chemins que les tiens, là où je me figurais que tu refusais, j'acceptais, quand tu te faisais désirer, je me donnais, tu te masturbais dans ta chambre en solo, je les laissais entrer en moi en duo, en trio, en multi homo. Je viens venger ma mère, La Signora, Veronica, Veronica Panducci, ça te dit quelque chose ? Tu as brisé sa vie et la mienne par la même occasion.

Pourquoi crains-tu tant que ça l'expression de l'amour ? Pourquoi les hommes abandonnent, pourquoi les femmes continuent d'espérer, pourquoi c'est toujours pareil, on dit que le monde évolue, c'est faux, c'est comme des vagues, un jour on atteint la crête et le lendemain on a honte de ce que l'on génère. Un va et vient qui n'en finit pas. Et puis je me suis vu, c'est comme si c'était moi que j'étranglais, je voulais me faire disparaître. Je voulais tout faire disparaître : La fuite de mon père, le chagrin de ma mère, la créature que j'étais devenu, c'était à cause de moi tout ça. Si je m'efface, je rends service, la terre sera moins polluée, j'entends ça parfois sur mon passage, les jours où le monde est à son niveau d'évolution le plus bas. Et si je t'efface, toi, mon géniteur, j'enraye l'appareil étatique censé donner un code éthique à nos vies. Et après qu'est-ce que je deviens, hein ? Mais il était déjà mort depuis la moitié de ma tirade sur l'intérêt de l'existence.

*Il ramène le fauteuil à l'avant-scène jardin.*

Je me suis demandé si avec tout ça il avait bien compris qui j'étais. Je m'en suis voulu de ne pas avoir prononcé le nom de maman un peu plus tôt. De toute façon, il serait mort quand même et il en aurait fait quoi de cette explication ?

J'ai relâché la cravate, ses yeux étaient révoltés, je les ai refermés. Je me suis servi un Alex Fresco, vodka, Perrier, sucre et citron vert, avec plein de glaçons, j'adore. J'ai regardé autour de moi, j'avais l'impression que c'était moi le patron du pub. Je pourrais prendre la relève, personne n'y verra que du feu. On est pareils papa, aussi handicapés l'un que l'autre. On a essayé de s'en sortir chacun à sa manière. Faut-il forcément détruire pour que ressuscite l'idéal ?

Il était temps que j'aie annoncé la bonne nouvelle à maman. J'ai traversé la salle, parfaitement calme, j'ai déverrouillé la porte et je suis parti. Ravi.

*Il se dirige côté jardin et dépose ses affaires. Il court vers côté cour.*

**Alfonso** – C'est moi.

*La Signora apparaît sur l'écran, en ombre psychédélique.*

**Voix de LA SIGNORA** - Alphonse ?... C'est toi ?...

**Alfonso** - Oui.

**Voix LA SIGNORA** (*joue l'offusquée*) - Vous savez l'heure qu'il est !?

**Alfonso** – Il est très tard. Je t'ai réveillée ?

**Voix de LA SIGNORA** –Tu aurais pu me donner de tes nouvelles tout de même.

**Alfonso** – Mais je suis là désormais. Nous allons pouvoir commencer une nouvelle vie, je t'ai vengée.

**Voix de LA SIGNORA** – Ah ! On peut dire que vous ne vous aventurez pas à la légère, vous au moins. Vous vous êtes absenté tout ce temps, me laissant seule avec mon désespoir et puis vous revenez comme si de rien n'était. Et vous avez choisi ce soir précisément, profité de ma fatigue, et d'une période de ma vie où je ne suis pas vraiment dans mon assiette pour m'assaillir. Vous êtes perspicace mon domestique ! Votre présence ici, en plein milieu de la nuit, pendant que je dors...

**Alfonso** – Mais tu ne dors pas, maman.

**Voix de LA SIGNORA** – Que vous êtes drôle. Cela vous contrarie que je ne dorme pas ?

**Alfonso** - Je ne dis pas cela.

**Voix de LA SIGNORA** - Oh Alphonse, je savais que ce moment arriverait, je l'ai si souvent souhaité. Étendez-vous mon ami. Madame permet, ce soir.

**Alfonso** - Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

**Voix de LA SIGNORA** – Vous en avez de meilleure ? Faites jaillir de vous votre désir de moi trop longtemps réprimé. Ce soir, je capitule.

**Alfonso** - Je n'entends pas Madame.

**Voix LA SIGNORA** - Moi j'entends la bataille que se livrent vos sens. La souffrance, les tortures que vous devez combattre. Vous n'êtes pas revenu pour des prunes. Tu vas devoir prendre les choses en main désormais, et cela te plaît. Finis les faux-semblants, les écrans, les subterfuges. On n'est plus à l'âge de jouer à la poupée. Vous êtes comme jamais vous n'avez été... Mon Dieu !... Je ne vous reconnais pas.

**Alfonso** (*troublé*) - Ce n'est peut-être pas moi ?

**Voix de LA SIGNORA** - Mais si, mais si, c'est toi ! Transfiguré, libéré, éblouissant !

**Alfonso** - Ah oui ! ?

**Voix de LA SIGNORA** (*émue*) - Oh Alphonse ! Vous êtes vraiment au fait maintenant.

**Alfonso** (*il se laisse aller*) - Ça m'en a tout l'air.

**Voix de LA SIGNORA** (*agitée*) - Qui l'eût cru !

*Il étend un long voile qui part de dessus l'écran jusqu'à l'avant-scène. Un long drap qu'il déploie. Sur le voile, l'image de La Signora est présente.*

**Alfonso** (*cherche à l'apaiser*) - Calme ! calme !

**Voix de LA SIGNORA** - Vous n'allez pas tâcher mes draps ?

**Alfonso** - Ce serait un beau malheur.

**Voix de LA SIGNORA** - Vous n'êtes pas un amateur. (*Petit temps.*) Vous y pensiez depuis longtemps ?

**Alfonso** - Depuis le premier jour.

**Voix de LA SIGNORA** – Oh ! Alors pourquoi avoir tant tardé ?

**Alfonso** – Pour que notre histoire demeure éternelle.

*Silence.*

**Voix de LA SIGNORA** - Et aujourd'hui c'est différent ?

**Alfonso** – Nous sommes entrés dans l'éternité.

**Voix de LA SIGNORA** – Un poète.

*Alfonso est complètement envoûté, Il marche sur le voile, se rapproche de l'image de La Signora.*

**Alfonso/La Signora** – Je me sens pousser des ailes. **Ah oui ?** Vous n'allez pas tarder à les sentir passer. **Tu peux me tutoyer.** Tu crois ? **On se connaît depuis si longtemps.** Je flotte. Tu flottes aussi ? Ce parfum... si longtemps dissipé... Ce parfum qui m'enivre de nouveau... Où sommes-nous ?... Qui êtes-vous ? Vous m'aviez pourtant déclaré que nous ne pourrions jamais nous retrouver. **Des bêtises. Des bêtises.** J'aurais dû y penser. **Qu'est-ce que ça peut faire, allez viens.** Dis-moi que c'est mal. **Qui peut dire si c'est mal. Fais de moi ce que tu veux, je t'appartiens.** Vous ne m'en voulez pas ? **Mais de quoi voyons ?** Merci de me faire confiance. **Allez ne tarde plus maintenant.** Oh Veronica.

*Il s'agrippe au rideau et pratique une danse érotique.*

**Alphonse.** Alfonso. **C'est pareil.** Oui, c'est ça, je le savais, je l'ai senti lorsque j'étais là-bas, dans les bois c'était toi. **Oui et bien avant aussi.** La chaleur de ton ventre. **Le fracas de tes pieds.** Je suis de retour. **Et tu es devenu tout à fait grand.** Aucun lien ne pourrait être plus intense. (*On entend la voix de La Mère.*) La tête me

tourne. Je m'y perds. **Viens !** Je ne sais où je suis. **En terrain si connu. L'expérience va être enivrante. Viens.**

*La voix de la Mère se superpose à celle de La Signora. Confusion. Alfonso titube, s'agrippe au voile.*

**Voix de LA MÈRE** – Alfonso, mon petit, qu'est-ce que tu fais ? Si tu fais ça, tu ne sauras plus comment te dépêtrer, prends garde à toi

**Voix de LA SIGNORA** – Viens, ne l'écoute pas, c'est la jalousie qui l'étouffe.

**Voix de LA MÈRE** – Alfonso, je t'aurais prévenu. Je ne pourrais plus rien faire pour toi.

**Voix de LA SIGNORA** - Allez, tu n'as plus qu'un saut à faire. Le grand saut, le grand saut de la libération.

**Voix de LA MÈRE** – Le saut de la perdition.

**Voix de LA SIGNORA** - Tu verras le bonheur que ça va être.

**Voix de LA MÈRE** – Tu ne pourras jamais plus te considérer. Même si c'était qu'une pensée, un fantôme, le simple fait d'avoir succombé t'enchaînera à jamais. Mais regarde bon sang, regarde, tu ne vois pas que tu es seul. (*Sur l'écran, tout est brouillé, on ne voit plus rien.*) Tu es tout seul.

*Alfonso tombe au sol, assis, sous le drap.*

**Alfonso (hurle)** – Non !!!... Que voulez-vous de moi ?

*La Mère apparaît sur le mur.*

**Voix de LA MÈRE** – Que tu ouvres les yeux.

*Alfonso regarde autour de lui et se rend compte qu'il a tout inventé.*

**LA MÈRE** - Qui je suis ?

**Alfonso (comme une révélation, il se dirige vers l'image de sa mère)** – C'est pas moi qui résistais, quand j'étais dans ton ventre, c'est toi qui ne voulais pas que je sorte... ?

**LA MÈRE** – Eh bien ! Il fallait bien que tu sortes, j'allais pas te garder dans mon ventre.

**Alfonso** – Oui, mais tu savais, tu savais que je ne serais pas... ce que tu espérais.

**LA MÈRE** – On ne m’a pas appris à faire confiance... Il m’a fallu du temps, mais j’y suis arrivée. Je t’ai aimé et personne ne m’a obligée.

**Alfonso** – Ne te tourmentes plus. Tu es ma mère.

**LA MÈRE** – Ben oui je suis ta mère. Et qu’est-ce que tu vas faire maintenant ?

**Alfonso** - Je vais recommencer à zéro, je vais tout jeter, tout détruire.

*Il se lève. Elle le retient.*

**LA MÈRE** – Non, non, tu te trompes. Ne rejette pas ce que tu as créé. Fais-en quelque chose, sois fier. Je ne sais pas moi, une pièce de théâtre. Tu es fait pour ça. Mais ne te laisse pas posséder, ne laisse pas tes fantasmes de s’emparer de toi. Laisse-moi te dire une chose, mon poussin, personne n’ira te chercher si tu plonges. Tout le monde s’en fout d’Alfonso Panducci.

**Alfonso** – Mais c’est pas comme ça que je m’appelle.

*Il regarde sa Mère avec tendresse et se dirige vers elle.*

**LA MÈRE** – C’est fini là ?

*Alfonso donne un baiser à sa mère, sur l’écran.*

**FIN**

**Alphonse** – Che succede Signora ?

**La Signora** – Non si vede !

**Alphonse** - Era troppo pesante il buffo bourguignono che ho fatto ieri sera.

**La Signora** - Non Alphonse, sono incinta.

**Alphonse** - Incita ? Ma come e di chi ?

**La Signora** - Di lei.

**Alphonse** - Sta scherzanda.

**La Signora** - Oh Alphonse, adesso che andiamo a avere un piccolo bambino, perche sono sicura che sara un ragazzo come simbolo del nostro amore, baissez les armes. Si Alphonse, adesso te lo dico, mi hai fatto l'amore tutte le notte durante questi tre mesi, e eri un maestro. Con questa élixir, abbiamo potuto incontrasi. Sono tanto felice. E tu ?

*(Elle poursuit Alphonse et le retrouve dans sa chambre en train de faire ses bagages. La Signora è spaventata.)* Dove state andando?